

viane et de Merlin, et de tout temps, avec leurs clairs bouleaux, qui ont des blancheurs d'épaules, avec leurs bruissements de feuilles qui semblent des froissements de robes ou de longs chuchotements, les grands bois furent le domaine des dryades et des fées. La forêt est l'indispensable décor de nos contes les plus poétiques comme *Le Petit Poucet*, *Le Petit Chaperon Rouge* et *La Belle au Bois Dormant*.

Les poètes d'avant Malherbe, et même ses contemporains, ont aimé les arbres et les ont chantés. *Le Bocage Royal*, de Ronsard; *Les Jeux Rustiques*, de du Bellay; *Les Amours*, de Remy Belleau; *Les Bergeries*, de Desportes; *Les Foresteries*, de Vauquelin de la Fresnaye; *Les Soupirs*, d'Olivier de Magny; *Les Odes*, de Théophile de Viau, de Tristan L'Hermite et de Maynard, ont une exquise fraîcheur de bois et de fontaines. Tous ont dit, comme Saint-Amant :

*Que j'aime ce marais paisible!  
Il est tout bordé d'alisiers,  
D'aulnes, de saules et d'osiers  
A qui le fer n'est point nuisible.  
Les nymphes, y cherchant le frais,  
S'y viennent fournir de quenouilles...*

A part La Fontaine, pour qui les arbres vivaient autant que les animaux, nos grands classiques n'étaient pas les poètes de la nature. Tous, pourtant, ont fait le même rêve :

*Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais.*

Boileau a fait cet aveu :

*Ce n'est que dans les bois, propres à m'exciter,  
Qu'Appollon, quelquefois, daigne encor m'écouter.*

Et, dans le vers immense de Phèdre :

*Dieu! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!*

Racine exhale le même soupir que le bon fabuliste dans *Le Songe d'un Habitant du Mogol* :

*Oh! qui m'arrêtera sous vos calmes asiles!*

Au XVIIIe siècle, l'abbé de Chaulieu, le chevalier de Bernis, Gentil-Bernard, Ducis, Berquin, Florian, évoquant moins des bois que des bosquets, firent l'éloge des vertes solitudes et peignirent en vers aimables des paysages souvent conventionnels. Après eux, le divin et païen André Chénier aimait les bois sacrés comme les avait aimés Théocrite.

Mais ses chantres les plus inspirés, l'arbre les trouva chez les Romantiques, qui devaient à Jean-Jacques un si profond sentiment de la nature. C'était parmi les vastes asiles des bois, dont il aimait le silence austère, que Vigny voulait rouler sa maison du berger. L'âme éolienne de Lamartine palpait à tous les souffles comme les cèdres du Liban, et son Jocelyn, parmi les forêts vierges de Valneige, se baigne aux sources de la vie. Victor Hugo, aussi bien que de la mer immense, est le poète de la forêt innombrable. Il capte tous ses parfums, tous ses reflets, tous ses mystères, toutes ses voix tendres ou solennelles. Les arbres de Villequier participent à son deuil comme ceux qui dominent la Bièvre furent les confidentes de ses amours.

C'est que ces grands lyriques ne peuvent croire à l'indifférence de la nature. La forêt, riante ou grave, qui chante au printemps et pleure à l'automne, a pour eux une âme presque humaine et s'associe à leurs émotions. Elle leur parle, les écoute et gardera leur souvenir. Musset ne demandait qu'un saule pour abriter son dernier sommeil; Victor Hugo n'espérait que quelques chênes et quelques hêtres :

*Forêt! c'est dans votre ombre, dans votre mystère,  
C'est sous votre branchage auguste et solitaire  
Que je veux abriter mon sépulcre ignoré,  
Et que je veux dormir quand je m'endormirai.*

Le Parnasse, évoquant toute une végétation mystérieuse et pittoresque, nous conduisit, avec Leconte de Lisle et Léon Dierx, sous les baobabs, les silaos, les tamariniers et les lianes épaisses de pays inexplorés. Mais le sentiment de la nature se renouvelle avec les Symbolistes. Ils ne disent plus, comme les Romantiques, qu'elle partage nos joies et nos deuils, mais ils l'utilisent pour traduire leurs nostalgies confuses et leurs secrètes aspirations. Ces forêts de symboles dont parla Baudelaire leur offrent un choix infini d'allégories et d'images pour, par correspondances, tout ce que les mots ne peuvent exprimer. C'est ainsi que M. Henri de Régnier nous ouvrit une merveilleuse forêt de songe, pleine de clartés subites et de mirages, frémissante et profonde comme son propre cœur.

L'école Romane, rompant avec le Symbolisme, s'éprend d'ordre, de mesure et de clarté, renoue la tradition grécolatine, s'inspire de Théocrite et d'Ovide, mais se plaît au jeu des archaïsmes, et ses clairs sous-bois sont un peu trop hantés de nymphes et de sylvains. Par bonheur, après avoir beaucoup cherché, le pur Moréas des *Stances* s'était défait de toute cette froide mythologie :

*Quand pourrai-je, quittant tous les soins inutiles  
Et le vulgaire ennui de l'affreuse cité,  
Me reconnaître enfin, dans les bois, frais asiles,  
Et sur les calmes bords d'un lac plein de clarté!*

Mais, depuis que les poètes régionalistes, sans se réclamer d'aucune école, célèbreront simplement leur pays natal, la poésie de l'arbre a pris un accent plus personnel et plus intime. Venus de toutes les provinces, Rollinat, Fabié, Vicaire, Charles Frémine, Paul Harel, Lucien Paté, Pierre de Nolhae, Louis Mercier, Hugues Lapaire, Charles Brun, Arsène Vermeuzen, Auguste Dupouy et beaucoup d'autres ont chanté d'une voix émue leurs chênes, leurs pommiers, leurs châtaigniers, leurs frênes, leurs sapins et leurs oliviers.

A l'heure présente, les poètes de l'arbre sont plus nombreux qu'ils ne l'ont jamais été. Voici, parus d'hier, *Les Pins et les Cyprès*, de Louis Pize; *Les Foresteries*, d'André Mary; *Les Branches Lourdes*, de Léon Bocquet; *La Rumeur des Pins*, de Jean Lebrau; *La Forêt Enchantée*, de René Fernandat. Fernand Mazade nous donna *Les Arbres d'Hellade*; Joachim Gasquet, *L'Arbre et les Vents*. Presque aucun recueil où quelque sycomore ne se penche sur une rivière, où ne frissonne quelque érable aux feuilles tridentées. C'est peut-être que notre vie trop citadine nous donne la nostalgie de la forêt. Nous rêvons, sur